

FERD. GAGNON,

Rédacteur, et Gérant pour les États de la Nouvelle-Angleterre (Vermont, Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) et l'Etat de New-York.

WORCESTER, MASS. JEUDI, 14 MARS, 1872.

Nous publions ci-après un travail sur la fondation de Détroit, par La Motte-Codillac.

L'auteur, M. Ed. N. Lacroix, est un des plus anciens émigrés Canadiens. Il vint ici après 1837. Il occupe aujourd'hui une belle et lucrative position à Détroit, Michigan. Nos remerciements à M. Lacroix pour son excellent travail.

LE DÉTROIT.—SON FONDATEUR.—LE COURAGE, LES ÉPREUVES ET LE PATRIOTISME DE NOS ANCIÈRES.

Dans le but de relever une erreur de date historique que l'on commet ici avec une obstination impardonnable, malgré les preuves les plus convaincantes et les autorités les plus irréfragables, dans le dessein aussi de réfuter les injures que des *lecteurs ambulants* et bien payés pour débiter tout ce que leurs cerveaux peuvent inventer contre le catholicisme, et afin de démontrer en même temps l'absurdité et l'ignorance de certains journaux américains, plus ou moins mal avisés, qui se plaisent, quand l'occasion se présente, à noircir le caractère et la réputation de nos aïeux, qui sont venus fonder le Détroit, j'ai cru qu'il était bon de faire, pour vos lecteurs de l'Ouest, une petite esquisse sur notre ville, qui a conservé, malgré ses changements, le cachet de sa nationalité.

Le Détroit.

Hennepin avait dit: "Ceux qui auront le bonheur de posséder un jour les terres de cet agréable et fertile pays, auront de l'obligation aux voyageurs qui leur en ont frayé le chemin, et qui ont traversé le lac Érié pendant cent lieues d'une navigation inconnue." Il y avait 22 ans que ces paroles avaient été proférées, lorsque dans le mois de juin, en 1700, (et non en 1701, comme le prouvent toutes les autorités les plus respectables), un Français, d'une naissance illustre, doué d'un mâle courage, d'un génie supérieur et de toutes les vertus civiques qui constituent, je ne dirai pas seulement le héros, mais encore le citoyen dévoué, débarqua dans cette contrée à la tête de cent Canadiens et d'un missionnaire, pour y former un établissement. Le premier signe de la rédemption dans l'Ouest fut planté par la main d'un Français, au milieu des Sauvages, sur le bord de la rivière qui arrose notre ville. La civilisation alors suivait partout le drapeau de la France.

"Les colons, comme le dit si admirablement bien M. Garneau, dans son *Histoire du Canada*, furent enchantés de la beauté du pays et de la douceur du climat. En effet, la nature, dit-il, s'est plu à répandre ses charmes dans cette contrée délicieuse. Un terrain légèrement ondulé, des prairies verdoyantes, des forêts de chêne, d'érable, de platane et d'acacia; des rivières d'une limpidité remarquable, au milieu desquelles les îles semblent avoir été jetées comme par la main de l'art pour enchanter les yeux, tel est le tableau qui s'offrit à leurs regards lorsqu'ils entrèrent, pour la première fois, dans cette terre découverte par leurs pères. C'est aujourd'hui le plus ancien établissement de l'Etat du Michigan, et la plupart des fermes y sont encore (mais non à présent) entre les mains des Canadiens-Français ou de leurs descendants. Des pâturages couverts de troupeaux, des prairies, des guérets chargés de moissons, des métairies, des résidences magnifiques, de splendides avenues, des rues longues, larges et droites, y frappent partout les regards du voyageur.

"La ville du Détroit, qui a subi depuis sa fondation, toutes les vicissitudes des villes frontières, et qui a été successivement possédée par plusieurs maîtres, renferme maintenant une population de 22,000 âmes, (aujourd'hui 98,670). Fondée par les Français, elle est tombée sous la domination anglaise en 1760; plus tard, elle a été cédée par celle-ci à l'Union Américaine, à la suite de la guerre de 1812. Elle a conservé, malgré tous ces changements, le caractère de son origine, et la langue française y est toujours en usage. Comme toutes les cités fondées par le grand peuple, d'où sortent ses habitants, et qui jalonnent l'Amérique des monuments de son génie, le Détroit est destiné à devenir un lieu considérable à cause de sa situation entre le lac Huron et le lac Érié.

"Son établissement éprouva d'abord de l'opposition de la part des indigènes et surtout des Anglais, qui voyaient, avec jalousie que le temps ne faisait qu'accroître, leurs éternels rivaux s'asseoir sur les rives de tous les lacs et dans toutes les plus belles positions qui se trouvaient aux deux extrémités de l'Amérique du Nord. Ce poste devait enlever à Michilimackinac, sa plus grande importance, et reliait le Canada à la Louisiane. Mais à peine venait-on d'en jeter les premiers fondements, qu'une épidémie enleva le quart de la population de Québec, et qu'il fallut ensuite courir aux armes." Le Détroit, alors fut laissé à ses propres ressources, et n'avait qu'une poignée de braves Canadiens pour défendre son territoire contre les incursions de hordes d'Indiens toujours suscitées contre nos aïeux par la cupidité anglaise, comme on le verra plus tard.

Permettez, en passant, que je m'écarte un instant du cadre que je me suis tracé, pour mettre le doigt sur une plaie morale qui allait toujours en croissant et qui aurait enfin fini par faire disparaître les derniers vestiges de notre nationalité, si nos frères du Canada eussent cessé de venir remplacer les descendants de ces pionniers de la civilisation dans l'Ouest, dont la voix, les mœurs et les coutumes se perdaient chaque jour par une immigration étrangère à nos usages et à notre langue. C'est avec regret que je le dis, l'idiôme de nos pères s'est affaibli aujourd'hui parmi les enfants du sol au point qu'on semble avoir honte de le parler. Le résultat a été que l'indifférence, mêlée avec un peu de jalousie contre les gens de leur propre sang, leur a fait céder le pas à l'étranger, et leur a fait perdre cette prépondérance qu'ils auraient dû toujours conserver sur tous ceux qui les environnent. Pourquoi donc en fut-il ainsi? Parce que du moment qu'ils cessèrent de parler leur langue maternelle, ils perdirent leur point de ralliement, d'union et d'association. Les Franco-Américains de l'Ouest, en laissant ainsi affaiblir leur influence première, virent chaque jour leur nationalité tomber en lambeaux et faillirent, par là, perdre le droit que leur donnait leur origine. L'isolement ensuite est venu les écraser. Près de succomber sous le poids de leur indifférence, quelques amis de la nationalité française, voyant l'abîme qu'ils creusaient sous leurs pieds, faite d'esprit d'association, font depuis quelque temps un effort suprême pour revendiquer leurs droits et les placer dans

la position que l'apathie leur a fait perdre. C'est pour cela qu'on voit surgir de tous côtés des sociétés de bienfaisance, de littérature, d'histoire et de secours mutuels. C'est le seul moyen qui reste pour sauver ici du naufrage les descendants de la noble France.

Détroit, le 27 février 1872.

E. N. LACROIX.

(A continuer.)

TOURS DE FORCE.

(Suite.)

Pour terminer, j'emprunte à Louis Garnier, l'auteur de "Mes Pontons," l'épisode si intéressant du combat du Breton Robert Lange avec le nègre Petit-Blanc. (1)

"Je venais, un matin, de monter sur le pont, lorsque je fus surpris de voir des charpentiers occupés à dresser une rangée de gradins, dans l'espace compris entre le grand mât et la dunette sur le gaillard d'arrière.

Ces gradins recouverts, au fur et à mesure qu'ils s'élevaient de drapeaux de toutes couleurs et abrités par une tente, présentaient un air de fête dont je ne pus me rendre compte. On eût dit un théâtre en plein vent.

—Pourquoi donc ces apprêts? demandai-je à un charpentier; —*By God!* c'est pour recevoir toutes les belles *ladies* et la haute société de Portsmouth et de Gosport, me répondit-il. Avez-vous donc oublié que c'est aujourd'hui le jour désigné pour la partie de boxe qui doit avoir lieu entre un de vos camarades et le professeur Petit-Blanc?

—Ah! mon Dieu! c'est vrai! je ne pensais plus à cela! m'écriai-je avec douleur.

—Çà à l'air de vous contrarier, me dit l'Anglais d'un air joyeux. Le fait est que si le *Frenchman* en réchappe, il pourra se vanter d'avoir du bonheur!

—Je ne suis pas de votre avis, répondis-je froidement, au contraire; je trouve moi, que si Petit-Blanc, n'a pas les reins cassés, ce sera un miracle:

—*Indeed!* s'écria l'Anglais; votre camarade sait donc boxer?

—Il est de première force à cet exercice!

Indeed! *Indeed!* Tant mieux! le combat n'en sera que plus intéressant. Les amateurs de Portsmouth... car on ne parle plus que de cette partie de boxe dans toute la ville, craignaient que Petit-Blanc ne tuât trop vite votre compatriote! De très forts paris sont même engagés à ce sujet.

—Comment des paris sont engagés, je ne vous comprends pas, expliquez-vous.

—Rien de plus simple. Ces gageurs ne portent pas sur la défaite ou sur la mort du *Frenchman*, car ce sont là des événements que personne ne met en doute, elles ont seulement rapport au nombre de coups de poing qu'il recevra avant de tomber pour ne plus se relever. Les uns parient simple contre triple pour un seul coup de poing, les autres double contre simple pour deux, la plupart, à égalité pour trois. Puisque votre camarade, sait, dites-vous, boxer, moi, je vais parier pour cinq. Le puis-je? Voyons, ne me trompez pas.

—Voici une guinée, répondis-je, en sortant une pièce d'or de ma poche, que je tiens pour mon camarade. Acceptez-vous cet enjeu? Je parie qu'il sera vainqueur!

—Ma foi! je ne possède pas une aussi forte somme, me dit le charpentier: sans cela, j'accepterais de grand cœur. Mais, attendez... peut-être, avec le secours de mes amis, pourrai-je me la procurer....

L'Anglais, s'adressant alors à ses compagnons, leur exposa l'affaire, et la guinée fut aussitôt complétée.

—C'est convenu, à tantôt, me dirent alors les ouvriers anglais d'un air moqueur. N'allez pas, au moins, dépenser votre argent, car nous comptons l'employer à boire un tonneau d'ale en l'honneur du triomphe de Petit-Blanc.

—Ne craignez rien, mes garçons, un Français n'a que sa parole, leur répondis-je, en m'éloignant, seulement, je vous avertis que si vous attendez, pour boire de la bière, après la défaite de mon camarade, vos gosiers courent risque de rester altérés jusqu'au jour du jugement dernier.

Ma confiance dans le Breton, confiance, hélas! que je proclamais bien haut, mais que je n'éprouvais pas dans mon for intérieur, fit beaucoup rire les Anglais. Quant à moi, je m'empressai de me rendre auprès de Robert-Lange, que je trouvai, dormant encore, dans le faux pont.

—Eh! bien, camarade, lui dis-je, en le secouant doucement par le bras, voici donc le grand jour arrivé.

Le Breton me regarda avec de grands yeux étonnés, puis d'un ton de doux reproche:

—Ah! monsieur, me répondit-il, ce n'est pas gentil à vous de m'avoir réveillé ainsi. Je rêvais que j'assistais à une veillée, au pays.

—Il s'agit bien de rêver, mon brave Robert. Voici donc, je vous le répète, le grand jour arrivé. Les ouvriers anglais, qui sont en train, en ce moment, de terminer les préparatifs de cette solennité, m'ont appris qu'il n'est plus question dans toute la ville de Portsmouth, que de votre lutte avec Petit-Blanc.

—Les imbéciles! dit doucement Robert-Lange, en accompagnant cette observation d'un mouvement d'épaules plein de mépris, il faut donc qu'ils aient bien du temps à perdre pour qu'ils s'occupent d'une chose si peu intéressante, et que j'avais, pour mon compte, à peu près oubliée....

—Je ne dois pas vous cacher, Robert, que les Anglais regardent d'avance votre défaite comme un fait accompli.... Je viens de parier une guinée pour vous! Voyons, pensez-vous que vous me la ferez gagner et que nous la mangerons ensemble?

... Comment espérez-vous sortir de cette position difficile? Si vous refusez en prétextant, ce qui n'est au reste que malheureusement trop vrai.... votre état de faiblesse.... cela ne vaudrait-il pas mieux que....

—D'être assommé! s'écria le Breton, avec une vivacité que je ne lui connaissais pas. Non monsieur, cela ne vaudrait pas mieux. Je suis, autant qu'il est en moi, un bon chrétien, qui ne veut de mal à personne, et Dieu m'est témoin que si j'ai souvent défoncé, en luttant, quelques côtes aux gars dans nos pardons ou nos assemblées, ça n'a jamais été par méchanceté, mais seulement pour l'histoire de se divertir amicalement et de soutenir l'honneur de ma paroisse! Aujourd'hui, c'est plus ça. Des Anglais qui sont des honnêtes gens et des damnés, veulent, pour passer le temps, se donner le plaisir de faire abîmer un bon et honnête Breton par un failli chien de païen de moricaud.... Ah! mais minute, faut pas croire parce que le Breton est bon enfant, que ce soit une bête! que par honnêteté, il se

(1) Les pontons étaient de vieux vaisseaux, dans lesquels les Anglais gardaient leurs prisonniers de guerre, surtout les marins français.

laissera taper sans se défendre!... et taper, je le répète par un païen de moricaud en livrée! Ah! ben, ça serait du joli, et les pays ne rageraient pas peut-être! Ils me traiteraient de faïnéant et ne voudraient plus parler Breton avec moi! Mille noms de noms, à présent que toutes ces idées me montent au cerveau, la matinée va me sembler diablement longue!...

Robert-Lange, en prononçant ces derniers mots n'était plus reconnaissable: une complète métamorphose s'était opérée en lui: les yeux brillants, les poings crispés, la lèvre supérieure relevée par une expression d'implacable férocité, les yeux injectés de sang, il s'était mis d'un bond sur ses pieds, et se redressant de toute sa hauteur, il semblait chercher son ennemi du regard. Pour la première fois, je songeai que ses camarades avaient peut-être raison de compter sur lui, et je ne désespérai plus de l'issue du combat, ayant appris depuis peu que sur dix noisettes, il en cassait ordinairement huit ou neuf entre ses doigts.

Privés de distraction comme nous l'étions à bord de la *Couronne*, je laisse à penser au lecteur l'émotion que causait dans le ponton le grand événement qui devait s'accomplir dans la journée. Robert-Lange, devenu le héros du moment, était entouré, complimenté, questionné par tous les prisonniers: je dois ajouter que cette popularité bruyante ne semblait plaire que très-médiocrement au Breton; toutefois comme il était la douceur en personne, il essayait de dissimuler de son mieux l'impatience que lui faisait éprouver cet empressement général et importun dont il se trouvait l'objet.

Ce jour là, par extraordinaire, le temps était magnifique; pas un nuage ne tachait l'azur du ciel! Aussi, à peine notre maigre déjeuner fut-il achevé, que nous montâmes tous sur le pont. Quant à moi, quoique ma confiance dans Robert, depuis l'entretien que j'avais eu le matin avec lui, commençait à se former, j'étais bien loin encore d'être sans inquiétude, et je réfléchissais de quelle façon je pourrais lui être utile, lorsqu'il me vint une idée que je m'empressai de mettre à exécution. Profitant de la liberté que me donnait ma position d'interprète, je m'en fus trouver le capitaine R.... sous un prétexte futile, puis, abordant bientôt le véritable motif de ma visite.

—Puis-je vous demander, capitaine, lui dis-je, à quelle heure doit venir Petit-Blanc?

—Ah! Ah! me répondit-il en souriant d'une méchante façon, est-ce que votre camarade se raviserait. Je dois vous faire observer, et vous allez lui répéter mes paroles, que, dans le cas où il se repentirait de son imprudence et voudrait reculer devant le défi de Petit-Blanc, il ne le pourrait plus! Votre compatriote a reçu déjà deux livres sterling d'arrhes, et cette avance le lie. A présent, un refus de sa part serait considéré à l'égal d'une escroquerie et puni comme tel!... Qu'il y réfléchisse!...

—Mais, capitaine, vous vous trompez du tout au tout sur les intentions de Robert. Il ne m'a chargé d'aucune commission auprès de vous; c'est moi qui, de mon plein gré et sans lui avoir même laissé soupçonner mon intention, viens en mon nom vous adresser une prière.

—Voyons cette prière, interprète; parlez sans crainte, vous connaissez ma bonté.

—J'en appelle, capitaine, à votre justice. Personne ne sait mieux que vous de quelle façon ignoble les fournisseurs en usent à notre égard. Littéralement parlant, nous sommes en train de mourir de faim! Robert se trouve donc dans un état d'épuisement complet, et je crains que sa faiblesse ne trahisse sa bonne volonté et son courage. Ne pourriez-vous donc pas, vous qui êtes la bonté et la justice mêmes, ordonner qu'on lui serve un bon repas?

—Je ne puis faire droit à votre demande. Ce serait trahir la confiance et l'amitié que veut bien me porter le colonel.

(A continuer.)

L'HOMME LE PLUS AGÉ DU MONDE.

SOUVENIRS D'UN HOMME AGÉ DE CENT TRENTE-QUATRE ANS.

Cet homme est mort, il y a à peine quelques semaines, dans la ville de Kansas, petite ville des États-Unis. Il s'appelait Jacob Fournais, mais tous ceux qui le connaissaient l'appelaient "le vieux Pinou." Personne, pas même lui, ne pouvait, au juste, dire quel âge il avait; mais des personnes âgées de soixante ans et plus, se rappelaient que Fournais avait les cheveux blancs du temps même qu'elles étaient enfants. "Le vieux Pinou" était Canadien de la naissance, et depuis au-delà de cinquante ans, il s'occupait exclusivement de chasse. C'est un des plus hardis chasseurs qui aient jamais exploré l'Ouest. Fournais est mort chez M. William Mulkey, où les soins les plus affectueux et les plus délicats lui ont été prodigués. Il n'a jamais été malade, et quelques minutes avant de mourir, il se promenait encore dans sa chambre.

Le jour de sa mort, vers 9 heures du matin, ce patriarche disait à la famille Mulkey, qu'il ne verrait plus coucher le soleil, et en effet, quelques instants avant le coucher du soleil, il expirait. On lui donnait cent trente-quatre ans, et c'est au moins l'âge qu'il avait. Il y a seize ans, lorsque celui qui écrit ces lignes fit sa connaissance, sa santé était très-bonne et il jouissait de ses facultés mentales dans toute leur plénitude. Sa mémoire était excellente et l'on peut juger de la masse d'événements dont ce vieillard avait été le témoin ou auxquels il avait pris part.

Fournais nous dit qu'il travaillait sur une terre qu'il avait achetée près de Québec, lorsque Wolfe trouva la mort sur les Plaines d'Abraham. Ceci se passait le 14 septembre 1759, et d'après ce qu'il nous dit sur sa vie avant cette époque, nous demeurâmes convaincus qu'à cette époque mémorable, il avait au-delà de 25 ans. Pensant qu'il pouvait confondre Wolfe avec Montgomery—1775—nous le questionnâmes longuement, mais nous vîmes bien qu'il ne se trompait pas; en effet, il se rappelait tout, les noms, les endroits, les incidents. Impossible de raconter avec plus d'ordre et de clarté.

En 1814 et 1815, lors de l'occupation de la Nouvelle-Orléans par le général Jackson, on refusa d'enrôler Fournais, parce qu'il "était trop vieux." Le bonhomme souriait toujours lorsqu'on lui rappelait cela. A cette époque, il avait près de quatre-vingts ans.

En 1814, Fournais s'établit à la Nouvelle-Orléans. Avant cette époque, il avait suivi l'expédition de Lewis et de Clarke, dans l'exploration du Missouri; il était aussi avec eux lorsqu'ils découvrirent la rivière Colombia, en 1804-7. Comme nous l'avons déjà dit, il fit ensuite la chasse pendant 50 ans. Depuis trente ans, il était retiré du service actif, et c'est depuis ce temps qu'il demeurait chez M. Mulkey, où il fut entouré des plus grands soins.

M. Fournais était un très-beau vieillard et toujours mis avec recherche.

On peut dire que Kansas a perdu son plus vieux citoyen.